

Michel Théron

Petite philosophie de l'actualité



Chroniques 2015-2016

Tome 4

Sommaire

Avant-propos
Ambiguïté
Amnésie
Anonymat
Appartenance
Autarcie
Banc
Barbarie
Brisure
Bug
Choix
Cirque
Cloaque
Coiffure
Combat
Conseil
Contenu
Conversation
Credo
Décalage
Désamorçage
Didactisme
Discrimination
Duplicité

Écoeurement
Écologie
Économie
Enseignement
Escroquerie
Éthique
Évolution
Excès
Explication
Extraterrestres
Fidélité
Humanités
Hypnose
Imbécillité
Incohérence
Inconscience
Inégalités
Inscription
Intellectuel
Intelligence
Intimité
Laïcisme
Latin
Légèreté
Lunettes
Machiavélisme
Mafia
Mal
Maltraitance

Mansuétude
Masochisme
Mémoire
Mensonge
Moralité
Mythologie
Neutralité
Nudité
Orthopraxie
Pardon
Pastorale
Peopolisation
Petitesse
Prière
Prosélytisme
Psychose
Ptochophobie
Race
Réflexion
Réputation
Ressentiment
Rite
Sadisme
Secte
Selfie
Solitude
Souplesse
Spiritualité
Stigmatisation

Succès
Suicide
Superstition
Surhomme
Surnaturel
Théâtre
Tolérance
Tourisme
Traduction
Truquage
Violence
Voile
Voyage
Xénophobie

Avant-propos

Les textes qu'on va lire, comme ceux des volumes 1, 2 et 3 auquel ce livre fait suite, sont tous parus, sous leur forme initiale, dans le journal *Golias Hebdo*, de janvier 2015 à décembre 2016. Ils ont été revus et souvent enrichis. Leur contenu est fort divers : politique, sociétal, religieux, philosophique, mais aussi poétique et sensible. Ils ont chacun pour titre un mot. Par commodité ils ont été rangés par ordre alphabétique, mais évidemment on peut les lire dans l'ordre qu'on veut.

Souvent c'est l'actualité qui les a inspirés. On pourra s'amuser à le vérifier, en voyant la date de parution qui figure à la fin de chaque texte. Certains articles insolites, toujours sourcés, peuvent même donner naissance à des fictions pour qui voudrait en écrire (nouvelles, romans, etc.).

Si ces petits textes peuvent nourrir la réflexion personnelle du lecteur, ils peuvent aussi servir de points de départ utiles pour alimenter des débats thématiques menés en commun (cafés-philo, réunions de réflexion, etc.).

Chaque texte est assorti à la fin d'un petit encart en grisé indiquant de quel thème il relève. Il se trouve en bas à droite de la page de droite, ce qui permet de feuilleter rapidement le livre et d'en améliorer l'exploration en suivant les thèmes indiqués.

Les renvois à d'autres entrées de l'ouvrage sont signalés en **gras** et entre crochets : []. Lorsque le renvoi est fait aux tomes 1, 2 et 3 de l'ouvrage, cela est indiqué (par l'abréviation : t.).

Ambiguïté

Elle caractérise l'état actuel du monde, en particulier les repères touchant à la géopolitique.

On ne sait plus aujourd'hui si les amis de nos amis sont aussi nos amis, pas plus que si les amis de nos ennemis sont aussi nos ennemis. Tel état commerce avec tel autre, qui par ailleurs favorise en sous-main les intérêts des ennemis du premier. Ou pour mieux dire, les états aujourd'hui ont beaucoup moins de pouvoir que certains intérêts privés qui se manifestent en leur sein, et qui ignorent la politique étatique affichée. C'est l'argent qui est la vraie puissance.

Autrefois tout était clair, les ennemis étaient bien localisés, « héréditaires » parfois : pour la France, l'Angleterre, ou bien l'Allemagne, etc. On savait nettement contre qui on se battait.

Mais aujourd'hui la confusion est totale. Cela peut aller jusqu'à l'intime même des familles. On pense aux paroles bibliques : « *Car le fils méprise le père, la fille se soulève contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère ; chacun a pour ennemis les membres de sa famille.* » (Michée, 7/6) Et la leçon finale est prévisible : « *Tout royaume divisé contre lui-même court à la ruine ; aucune ville, aucune famille, divisée contre elle-même, ne se maintiendra.* » (Matthieu 12/25)

C'est une crise des valeurs, où tout se brouille : on ne sait qui l'on doit suivre, et pas plus qui l'on a en face de soi. La réalité aujourd'hui est au moins *bifrons*, à deux visages, comme Janus. De cette ambiguïté axiologique généralisée, Shakespeare s'est fait l'écho par la voix des sorcières de *Macbeth* : « *Le beau est affreux, et l'affreux est beau !* »

Il n'est donc pas étonnant que l'individu désorbité et esseulé cherche un sens qui ne soit pas le non-sens profond de la seule idéologie planétaire reçue aujourd'hui : la doxa néolibérale, la loi du marché, et le culte de la consommation. La radicalisation religieuse dont on parle tant aujourd'hui est, comme son nom l'indique, la quête de racines. Cela fait le lit des théo-fascismes actuels, qui ne prospèrent que dans le désert du politique, désorienté et impuissant devant les options incompréhensibles d'un monde mondialisé.

7 avril 2016

> Société

Amnésie

Les médias ont mentionné les sauvages destructions opérées par les fondamentalistes islamistes en Irak, tant au Musée de Mossoul que dans les précieux sites archéologiques. L'Unesco a même parlé à ce propos d'« *actes de guerre* ». Le cœur se serre évidemment à cette disparition d'un irremplaçable patrimoine.

Elle s'explique, je ne dis pas évidemment qu'elle s'excuse, par plusieurs raisons. D'abord il y a l'interdiction, en monde sémitique, de représenter Dieu sous forme visible. L'islam, comme le judaïsme, et au sein du christianisme le protestantisme sont fondamentalement iconoclastes : combien de statues et de tableaux religieux ont par exemple subi la vindicte des Réformés !

Cette pulsion destructrice se manifeste ensuite, chez le fanatique, contre les idoles d'autres religions que la sienne. Voyez Polyeucte dans la pièce de Corneille, briseur des idoles païennes, qui semble préfigurer ces talibans qui ont détruit les bouddhas de Banyan. **[v. t. 2 : Iconoclasme]**

Enfin, en général, quand on veut instaurer un nouvel état de choses, on veut faire disparaître tout ce qui existe antérieurement. Cette amnésie volontaire caractérise tout esprit révolutionnaire. Ainsi, lors de la Révolution française, on a voulu briser tout ce qui rappelait la Royauté. Cela a été jusqu'aux plus petits exemples, comme supprimer la galette des Rois, enlever les Rois et les Reines des jeux de cartes, etc. Bref, comme dit l'*Internationale* : « *Du passé faisons table rase !* » Comme si repartir à zéro garantissait le meilleur pour l'avenir.

C'est bien sûr le contraire qui est vrai. On ne vit qu'en s'appuyant sur le passé, en se souvenant de lui. C'est la

mémoire qui fait la personne, et la détruire condamne à errer, détaché de tout lien, désorbité. Voyez cette tragédie de l'amnésie dans *Le Voyageur sans bagage*, d'Anouilh.

Quant à détruire volontairement aussi ce qui nous rappelle de mauvais souvenirs, et comme font certains brûler rageusement par dépit les lettres de l'aimé(e) après une rupture par exemple, ce n'est pas une bonne solution : on peut plus tard, quand la colère sera calmée, s'en repentir.

On peut en effet trouver un trésor dans le souvenir même. « *Dieu lui-même*, disait le sage antique Agathon, *ne peut faire que ce qui a été n'ait pas été.* » Ce qui a été, au moins, a été, ne peut nous être enlevé, nous reste comme un viatique, souvenir suffisant pour nous donner un avenir : à l'inverse du proverbe, on peut être pour avoir été.

Ce dernier exemple paraît bien léger à côté de la barbarie susdite, mais le sens en est le même. Au reste, dans l'histoire, et comme le disait Santayana, « *ceux qui ne se souviennent pas du passé sont condamnés à le revivre.* »

19 mars 2015

> Religion / Spiritualité > Psychologie / Philosophie
--

Anonymat

Il est insupportable à beaucoup. Toujours se rejoue pour ceux qui souffrent de leur obscurité sociale le cas d'Érostrate, qui incendia le temple d'Artémis à Éphèse. Il cherchait simplement la célébrité et n'avait pas d'autre moyen d'y parvenir. Les Éphésiens interdirent de citer son nom, mais leur décision ne fut pas suivie, puisque ce nom est passé à la postérité, l'histoire ayant été mentionnée par maints historiens antiques.

Plus près de nous, elle est reprise dans une des nouvelles qui composent *Le Mur*, de Sartre : on y voit que si l'architecte du temple nous est demeuré inconnu, il n'en est pas de même de son destructeur, dont ainsi le calcul a été couronné de succès.

Il est aussi celui des auteurs des attentats terroristes auxquels nous assistons. Leur but est de semer la terreur à l'aveugle, de faire parmi les populations qu'ils honnissent le plus de victimes possibles avec les moyens minimaux dont ils disposent. Évidemment ils veulent que leur acte ait le plus de retentissement médiatique possible, de façon que la terreur qu'ils initient se répande le plus, et que leur nom soit connu de tous, en tant que martyrs héroïsés.

En quoi ils ont raison, puisque tous les médias ne tarissent pas de renseignements sur les auteurs de ces massacres. De totalement inconnus qu'ils étaient, les voilà devenus des vedettes de l'actualité. Leur revanche est une énorme célébrité posthume, et tant que ce processus perdurera, il fera tache d'huile, beaucoup de candidats pouvant se présenter ensuite pour les imiter.

Nos gouvernants tombent ainsi dans le piège de l'organisation terroriste. Aussi la première des mesures à

prendre serait de faire un silence complet, une fois le crime perpétré, sur l'identité de ses auteurs, une de leurs motivations essentielles étant leur refus de l'anonymat.

Mais notre curiosité de voyeurs est telle qu'on continue de la satisfaire, et de l'alimenter par la publicité qu'on donne aux criminels. L'irréflexion est totale, et ne peut qu'accentuer l'enchaînement même de ces crimes.

8 septembre 2016

- > Société
- > Psychologie / Philosophie

Appartenance

Sur le plateau de *Mots croisés*, le maire de Béziers a affirmé, lundi 4 mai, avoir recensé 64,6% d'enfants de confession musulmane dans les écoles de sa ville.

Voici ce qu'il a dit : « *Ces chiffres, c'est ceux de ma mairie. Le maire a, classe par classe, le nom des enfants. Pardon de vous dire que les prénoms disent les confessions. On ne va pas nier l'évidence. Si vous vous appelez Mohammed, c'est que vous êtes...* » La suite s'est perdue dans un brouhaha...

Il n'y a rien de plus inepte que ce raisonnement. D'abord on y confond allègrement « arabe » et « musulman ». Le premier terme renvoie à un peuple, une ethnie, et le second à une religion : or on sait que l'islam est universaliste, et que n'importe qui à la surface de la terre peut s'y convertir.

À la grande limite, le prénom pourrait dans le cas présent laisser présumer une origine ethnique, donc culturelle, mais en aucune façon l'appartenance à une confession religieuse. Car évidemment il y a des Arabes athées.

Cela me fait penser à une bourde prononcée naguère sur *France Info* par notre ancien Président, à propos des soldats français assassinés à Toulouse : « *Je rappelle que deux de nos soldats étaient... comment dire... musulmans, en tout cas d'apparence, puisque l'un d'eux était catholique, mais d'apparence... comme l'on dit : la diversité visible.* » **[v. t. 2 : Vocabulaire]**

Or on n'est pas musulman « d'apparence », puisqu'on peut l'être avec n'importe quelle « apparence ». C'est comme si, étant chauve, on était qualifié de bouddhiste !

De la même façon le défunt Président de ma région a dit d'un collègue de son parti, d'origine juive : « *Voter pour ce*

mec... me poserait un problème, il a une tronche pas catholique. » **[v t. 1 : Catholique]** Apparence ou faciès remplacent le prénom, mais nous sommes là sur le même triste terrain, populiste et raciste, que celui du maire de Béziers.

Au reste, s'agissant des prénoms, on peut choisir aujourd'hui celui que l'on veut, et les choix sont fort divers, et de la plus haute fantaisie. **[v. t. 1 : Prénom]** Raison de plus pour affirmer que leur choix n'a désormais, quant à la question de l'appartenance, plus aucune espèce de pertinence.

21 mai 2015

- > Politique
- > Société

Autarcie

C'est le fait de se suffire à soi-même, ne pas dépendre des autres. Elle était, avec l'ataraxie ou absence de trouble, l'idéal de la sagesse antique.

C'est elle aussi que recommandait Schopenhauer : « *La tête d'autrui, disait-il, est un bien triste lieu pour que l'homme en fasse le siège de son bonheur.* »

J'ai pensé à cela en lisant les résultats de l'enquête de l'Institut danois de Recherche sur le Bonheur, qui s'est interrogé sur le rôle joué par Facebook sur cette question.

Les personnes interrogées ont été divisées en deux groupes : celles ayant vécu une semaine sans utiliser le réseau social se sont dites *in fine* plus heureuses que celles qui l'avaient pratiqué. « *Au lieu de se concentrer sur ce dont nous avons besoin, nous avons une tendance malheureuse à nous concentrer sur ce que les autres ont. Or, sur Facebook, les gens ont 39% de risques de se sentir moins heureux que leurs 'amis'* », estiment les auteurs de l'étude (source : AFP, 10 novembre 2015).

Effectivement, pourquoi faudrait-il se comparer à d'autres, virtuellement, pour se sentir vivre soi-même, et courir ainsi le risque, chimérique car non fondé, de se déprécier ? Facebook unit à la fois et paradoxalement le narcissisme le plus égo-centré à la dépendance absolue à l'égard d'autrui. D'un côté on s'y étale avec complaisance et sans aucune réticence ou précaution, mais de l'autre on y mendie implicitement l'approbation d'autrui, dans une pathétique et fort addictive quête de quelques *Likes*.

On oublie que seul celui qui se suffit d'abord à soi-même et qui donc peut assumer son essentielle solitude peut, dans un second temps, s'ouvrir aux autres. Bref on vit pour soi-

même et par les autres, alors qu'il faudrait vivre par soi-même et pour les autres. **[v. Solitude]**

Ainsi, au lieu de se répandre de façon innocemment impudique sur les réseaux sociaux et d'en attendre le bonheur de façon tout aussi innocemment déraisonnable, mieux vaut se réunir d'abord à soi-même : cette conversion déteindra forcément ensuite sur l'entourage immédiat.

Et si nous avons besoin à tout prix de communiquer au loin, mettons en pratique l'ancienne maxime : *Vitam recunde, cogitationem effunde* - Cache ta vie, et répands ta pensée.

26 novembre 2015

→ On peut voir des développements sur cette question dans mon ouvrage *Sur les chemins de la sagesse - Des clés pour mieux vivre*, BoD, 2017 - par exemple au chapitre « Solitude et autarcie ».

> Psychologie / Philosophie

Banc

Cet élément de mobilier urbain a tout pour attirer la sympathie. Il permet le repos du marcheur fatigué, l'observation rêveuse de la foule, le rendez-vous des amoureux qui s'y « *bécotent* », selon la chanson de Brassens, « *en s'foutant pas mal des regards obliques / Des passants honnêtes.* »

À combien de bancs simplement dois-je ces rencontres qui ont illuminé ma vie, au point qu'ils constituent chaque fois pour moi des lieux de pèlerinage attendri et nostalgique ! Ils furent le début d'une histoire magique. Le ciel s'y est ouvert, avec les cœurs, et souvent de façon si inattendue...

Mais tout le monde n'est pas de cet avis. Témoin la municipalité de Perpignan, qui vient de faire disparaître la plupart des bancs publics de la ville, accusés de favoriser les réunions de SDF.

Devant la protestation d'une association écologiste, l'adjoint au maire en charge de l'urbanisme et de l'aménagement a assuré que la mairie « *remplacera sans doute certains des bancs de quatre places supprimés par des bancs à une place où on peut se reposer dans la journée mais qui n'incitent pas à s'entasser ou à se vautrer.* » (Source : AFP, 05/01/2015)

Ces nouveaux bancs ne favoriseront donc plus les rencontres. Ce seront, dit l'association écologiste susmentionnée, des « *sièges pour culs pointus* ». Je ne sais s'ils seront vraiment aussi étroits, mais étroit, certes, a bien été l'esprit de leur promoteur. Le pire de la chose est que la mesure ne vient pas d'en-haut, mais a été naturellement réclamée par certains riverains des anciens bancs, qui se sont plaint des « *nuisances* » qu'ils leur apportaient. Je ne

me fais aucune illusion là-dessus : la solidarité n'est pas comme le « bon sens » de Descartes, la chose du monde la mieux partagée.

On ne veut pas voir les naufragés de la vie. Qu'ils aillent ailleurs ! Admirable solution : si on ne voit plus les pauvres, cela veut-il dire qu'il n'y a plus de pauvreté ? Supprime-t-on la fièvre en cassant le thermomètre ?

Notre société est bien duale, il n'y a plus de mixité, d'échange entre les groupes, de convivialité au sens d'Illich. Les nantis maintenant s'abritent derrière leur digicode, et chassent même ceux qui n'ont rien de devant chez eux. Reclus face aux exclus. Jusques à quand ?

15 janvier 2015

> Psychologie / Philosophie > Société

Barbarie

J'ai vu sur Arte, le 16 novembre dernier, le film *Truman Capote*, consacré au célèbre écrivain états-unien, ainsi que le documentaire biographique qui a suivi.

Voulant écrire un « *roman de non-fiction* », il prit pour sujet le massacre d'une famille du Kansas par deux délinquants, qui défraya la chronique en 1959. De là vint son best seller *De sang froid*, sorti en 1966.

Pour l'écrire, il avait gagné la confiance de l'un des deux assassins, qu'il visita longuement en prison et dont il devint l'ami. Il eût pu le sauver de la pendaison, vu sa propre notoriété et la faculté financière qu'il avait de lui fournir le meilleur des avocats. Mais il ne le fit pas, les choses suivirent leur cours, et l'exécution eut lieu.

La raison de sa dérobade ? Un de ses confères la dit dans le documentaire : il avait besoin pour son roman d'une fin dramatique, et donc que le détenu fût exécuté. Si la peine eût été commuée en détention à perpétuité, la fin de ce fameux « *roman de non-fiction* » en eût été affaiblie.

C'est là qu'on peut absolument parler de barbarie. Que pèse une œuvre artistique, si belle soit-elle, à côté de la mort d'un homme ? Notre écrivain à succès s'est comporté comme un barbare, et de la pire espèce : de ceux qui laissent faire – ici laisser tuer. Laisser faire en effet est pire que faire. Car celui qui fait, il a au moins le courage de faire. Mais pour celui qui laisse faire, il y a la lâcheté en plus.

J'ai souvent pensé qu'il peut y avoir une vraie barbarie de l'art. Zola le montre dans *L'Œuvre*, où le héros, qui est peintre et obsédé par la peinture, sa « *seule maîtresse* » dit le romancier, ne trouve rien de mieux, une fois son fils mort, que de continuer à faire de la peinture, en faisant le portrait

de son cadavre. Aucun souci de décence, aucune sensibilité proprement humaine ne l'habite. Ce roman a amené la brouille entre Zola et son ami d'enfance Cézanne, qui s'est reconnu dans ce peintre insensible jusqu'à la folie.

Mais c'est de folie humaine que se paient bien souvent les réussites en art.

8 décembre 2016

> Art / Esthétique